

La Pentecôte : Théologie plurielle

Actes 2, 1-13

« Ils sont pleins de vin doux ! ». Voici une réaction qui en dit long sur la capacité d'une société humaine à accueillir la nouveauté. Pourtant, ce jour de Pentecôte, à Jérusalem, on est habitué à voir beaucoup de gens différents et à entendre beaucoup de langues différentes. C'est la fête, celle de Shavou'oth (Lév 23: 15-22), celle des moissons, où chacun apporte ses offrandes au temple. Une fête propice au brassage de population, aux rencontres exotiques, au mélange des genres. Eh bien non, pas de mélange même dans cette foule bariolée. Il semble bien que chaque ethnie, chaque origine, chaque région soit bien identifiée et ne doive pas déroger aux *a priori* que l'on a sur elle. Un Galiléen ne parle pas grec, ni arabe.

Et pourtant, ce jour-là, dans la diversité qui se retrouve en cette ville de David, des Galiléens se mettent à parler dans la langue des autres, celle des Mèdes, des Parthes, des Élamites, dans la langue de chacune des nations qui sont sous le ciel et chacun les comprend dans sa propre langue.

Faut-il en déduire que, de la diversité, Dieu fait une langue unique ? Ou, au contraire, de la confession de foi unique en Jésus, le Christ, faut-il comprendre la diversité des significations pour chacun ?

C'est une difficulté toujours d'actualité, de savoir si le christianisme repose sur une confession de foi centrale que les traditions diverses et variées auraient interprétée de diverses façons, ou si la vérité du christianisme se trouve dans la diversité même de ses traditions.

À cela, on pourrait objecter : « quelle importance après tout, pourvu qu'on ait la foi ! ». Mais l'objection reviendrait à dire que tout se vaut et que l'on peut dire n'importe quoi en théologie sans jamais se tromper, puisque personne n'a jamais vu Dieu. Une telle attitude serait contraire à toute théologie et peut-être même aussi à toute foi ; car se mettre à l'écoute d'une parole, fut-elle divine, c'est chercher à la comprendre pour mieux la croire.

Notre Église Protestante Unie de France prône le pluralisme théologique. Ce qui veut dire qu'elle ne demande pas à ses fidèles d'adhérer à des dogmes préétablis par quelque magistère de l'Église. Mais que veut dire « pluralisme » en matière de religion ? Ne sommes-nous pas chrétiens parce que nous avons un seul Seigneur : le Christ. Et la question est encore plus épineuse quand on passe aux travaux pratiques : comment fait-on église dans ce régime pluraliste ? Bien sûr, nous avons une constitution d'église, bien sûr nous nous réclamons d'une histoire commune, celle de la Réforme. Mais à regarder l'état actuel de notre Institution, on peut se demander si son pluralisme n'est pas devenu une atomisation de ceux qui s'en réclament et si les tentatives de sécession de quelques-uns au sein même de notre Église pour défendre un ensemble de

normes chrétiennes n'est pas le symptôme d'un vide de la pensée pluraliste.

Quand les disciples de Jésus sont réunis dans la salle haute, ils reçoivent chacun une langue de feu et sont remplis d'Esprit saint, dit le livre des Actes. Ces langues de feu surgissent toutes en même temps et se séparent pour se poser sur chacun d'eux. Qu'est-ce que cela veut dire ? Chacun sa foi et Dieu pour tous ?

Comment penser cette pluralité sans tomber dans l'écueil facile d'un relativisme théologique sans consistance ?

Nous avons déjà, ici même, évoqué l'idée selon laquelle Dieu serait éminemment polyglotte. Et qu'il parlerait à chacun dans sa subjectivité. Mais il nous faut aller plus loin et affirmer le pluralisme non pas comme une tolérance à toutes les interprétations possibles, jusqu'aux plus perverses possibles, qui finissent par prôner un dogmatisme et un moralisme durs : il nous faut affirmer le pluralisme comme méthode de pensée pour la théologie.

Le théologien John Cobb, parle de la pluralité comme d'un *locus théologal*¹. Un « lieu théologique ». Il affirme par cette expression que c'est dans le pluralisme que se trouve ce qu'on appelle Dieu. Dieu n'existe donc pas en soi, c'est-à-dire qu'il n'y a nulle part un Dieu qui existerait hors de toutes circonstances, de toute contingence, de toute histoire ; Dieu est dans la dynamique selon laquelle une nouveauté peut toujours surgir. Dieu est la puissance du possible.

On est loin ici du Dieu qui peut tout, du Dieu qui sait tout, éternel et immuable et qui réside quelque part ailleurs que dans le monde réel. Dieu est ici l'influence créatrice du monde. C'est à partir de notre monde temporel, que nous pouvons trouver Dieu. Le monde des hommes est alors aussi surgissement de nouveauté pour Dieu. Dieu se laisse changer par la relation avec l'Homme.

La vérité de Dieu n'est donc plus enfermée au ciel, elle est dans l'incarnation même. Dans la Parole de Dieu faite Homme. Dans la Parole faite chair. Dans la façon qu'ont les humains de transformer la foi en actes. Et la Parole ici n'est pas seulement à comprendre au sens des mots et des phrases qu'on prononce, mais comme la représentation du monde que chacun construit avec sa culture, sa pensée, ses émotions, ses relations. Évidemment, dans une telle pensée, le Christ est central. Non pas qu'il soit plus vrai que les autres prophètes qui ont marqué le monde des religions, mais il est spécifique parce qu'il est le symbole entre Dieu et le monde. Le Christ est un être de relation ; il n'est Christ que par ces relations plurielles suscitées à travers lui entre Dieu et les hommes. Je ne parle pas ici de Jésus, l'homme, mais de Jésus en tant qu'il est Christ, c'est à dire relation entre la puissance créatrice de Dieu et les êtres humains. Il est *locus théologal*, lieu où se dit la foi des hommes en Dieu. Comme cet échiquier

¹Raphaël Picon John Cobb, *lecteur de Whitehead : la pluralité comme lieu théologique* Dans Études théologiques et religieuses 2007/4 (Tome 82), pages 521 à 531

imaginaire, dont parle Leibniz dans ses *Nouveaux Essais* au chapitre du lieu et de l'espace, échiquier qu'ont en tête deux cavaliers arabes qui jouent par mémoire tout en chevauchant². Ils ouvrent un espace qui n'a pas besoin d'autre chose de plus que leurs relations entre eux pour exister. Le Christ, c'est cet espace où tous les possibles entre Dieu et l'Homme se déploient.

Dans cette perspective, c'est dans le pluriel que l'on peut trouver, non pas l'unité, non pas l'unicité de sens, car ce n'est pas le but, et ce n'est même pas possible, mais la méthode. La méthode que les réformateurs avaient déjà appelée de leurs vœux avec le fameux *semper reformanda*. Non pas seulement comme une pratique qui viserait à tout remettre en question sans cesse pour affirmer son individualisme et son pouvoir, mais comme un principe qui prend au sérieux la pluralité des discours sur Dieu et des expériences spirituelles, et la limitation que cette pluralité nous impose.

Ne cherchez pas de stabilité dans une vérité ultime où tous les possibles se réuniraient intimement pour dévoiler la vérité de Dieu : cette stabilité n'est pas là. Elle est dans l'alliance, dans la relation, dans la rencontre, entre Dieu et l'Homme. Chaque fois différente, chaque fois nouvelle et pourtant toujours selon le Christ, c'est-à-dire une relation où Dieu et l'Homme se changent mutuellement et limitent leur action dans le respect de l'action de l'autre. Alors, il faut prévenir ceux qui prétendent savoir Dieu et qui veulent imposer ce qu'ils appellent sa loi aux autres hommes : non seulement c'est impossible, mais c'est néfaste à la créativité de la foi. De quel droit jugeraient-ils la conversation intime de l'Homme avec Dieu ?

Une théologie plurielle, qui est, à nos yeux, celle de la Pentecôte, implique une écoute mutuelle, une relation sans pouvoir sur l'autre, un accueil de Dieu en soi et un accueil de soi par Dieu, là où chacun en est de l'histoire de sa création.

N'est-ce pas cela que les disciples vivent le jour de la Pentecôte, cette fête où l'on apporte à Dieu les premiers pains faits avec sa récolte. Cette fête où chacun apporte une part de son histoire, de ce qu'il est ? N'est-ce pas cette rencontre qui a lieu dans cette chambre haute quand les disciples de Jésus deviennent tous Christ ? Tous porteurs de cette flamme, symbole de leur relation à Dieu qui n'est que la leur, mais qui existe selon la nouveauté constante de Jésus Christ ?

Ils étaient tous ensemble dans cette chambre haute et chacun a reçu une langue de feu pour pouvoir parler de sa théologie. Pierre prendra la parole et fera son discours en reprenant toute l'histoire du salut telle qu'il la connaît et telle qu'il se l'approprie dans la foi. Et puis il y a tous les autres. Thomas partira vers des contrées lointaines et fondera des communautés jusqu'en Inde. Et chaque apôtre s'adressera à des publics différents parce que leur sensibilité est différente et que c'est dans cette sensibilité qu'ils ont reçu l'histoire et l'enseignement de l'homme Jésus, devenu Christ pour eux mais surtout en eux et par eux.

Chaque disciple du Christ sera lui-même porteur de Christ, comme une part importante de sa vie, comme cette impulsion créatrice qui fait que l'Homme, dans la foi, fait les œuvres de Dieu. Aucun ne sera hérétique aux yeux des autres parce qu'aucun n'aura le monopole de la foi en Christ.

Mais chacun restera en relation avec le ressuscité, celui qui leur a appris à être en relation avec le monde, celui qui, d'une certaine façon, se laisse transformer, convertir au surgissement de la nouveauté.

« Ils sont pleins de vin doux ». Jugement hâtif de ceux qui pensent que cette effervescence de la foi est une exaction aux règles religieuses habituellement établies. Et, au lieu d'entendre et de reconnaître qu'ils parlent à tous, chacun dans la langue de l'autre qui les engage dans le pluralisme, ils préfèrent se moquer.

La foi en Christ ne se distingue pas de la vie de chacun. C'est parce que nous sommes ce que nous sommes, toujours en évolution, toujours en construction, toujours en création, que nous apportons à Dieu des sujets de surprise ; et cette nouveauté de nos vies n'est pas un obstacle à notre fidélité. Nous sommes tous pétris de circonstances qui font que nous recevons la présence de Dieu dans nos vies d'une façon particulière, singulière. Le rôle de l'église est donc d'offrir à chacun cet espace où Dieu peut le rencontrer ; sans préjuger de ce que donnera cette rencontre, et sans laisser aucun de ses membres faire de sa rencontre la norme de toutes les autres. Quand le Christ rencontre Pierre, ce n'est pas la même rencontre que lorsqu'il rencontre Thomas, et quand il rencontre Marie de Magdala, ce n'est pas la même rencontre que lorsqu'il rencontre la cananéenne.

Alors, quel sens a un baptême dans une communauté donnée ? Ne faut-il pas abandonner tout rite, puisque chacun est différent dans ses relations à Dieu et aux hommes ? C'est précisément dans cette différence que ce trouve la vérité de notre rapport à Dieu. Le baptême n'est qu'une manifestation particulière de la relation qu'entretient un homme, une femme, une famille à Dieu à un moment particulier de leur vie. C'est un geste inaugural, autant qu'un marqueur de cette relation dynamique de la foi. Et cet événement ne sclérose pas l'avenir : il y aura encore d'autres événements, d'autres rencontres avec Dieu.

Irène voulait ce baptême pour d'autres raisons que celles de son fils, sans doute, et Alexis voulait ce baptême à un moment clé de sa vie avec des raisons qui lui sont propres. Chacun est en relation avec Dieu à la façon du Christ, et leurs mots pour dire leur foi sont les mots d'aujourd'hui pour leur vie d'aujourd'hui. C'est cette simplicité et cette sincérité que Dieu accueille dans son amour. C'est cette nouveauté de chacun qui est bénie dans ce sacrement.

Vous qui venez d'être baptisés, et vous qui êtes témoins de ces baptêmes, soyez heureux, car c'est Dieu qui suscite en vous la recherche de sa présence, l'écoute de sa parole, la foi que vous placez en lui. Et toi notre Dieu, réjouis-toi de cette confiance qui attend de toi chaque instant de vie nouvelle. Tu n'es pas un Dieu isolé au ciel, tu es Dieu qui vit avec nous et que notre foi révèle. AMEN

² Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, GF-Flammarion 1990, p117